

Marie Cosnay



ÉPOPÉE



# ÉPOPÉE



MARIE COSNAY

ÉPOPÉE

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 24

© Éditions de l'Ogre, 2018  
Couverture : © Arthur Pumarelli

ISBN : 978-2-37756-020-2

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

[www.editionsdelogre.fr](http://www.editionsdelogre.fr)  
ÉDITIONS DE L'OGRE  
110, rue Réaumur  
75002 Paris





# LE HÉRON DE BELLEVILLE



## I

Le corps est allongé sur le côté. Boulevard de la Villette, une jeune femme – cheveux roux, incoiffables, c'est pas le vent qui est cause, il n'y a pas de vent, le mois d'hiver commence sous le soleil, il doit faire 18 degrés sur la place – regarde le corps ; elle a appelé ses collègues, a éloigné les passants, l'homme est allongé sur le côté, le cou a été garrotté, une main est à terre, caressant le pavé, l'autre tordue sous la hanche, que personne n'approche ni ne touche, la jeune flic fait ce qu'il faut, c'était son jour de repos, elle rejoignait la manif des prostituées chinoises, c'est un des premiers jours de soleil. Boulevard de la Villette, un homme est à terre. Étranglé.

Nanterre, tu m'y feras pas entrer, plutôt crever.  
Gégé, un miraculé.

Il est tombé dans la Seine. Un monsieur passait par là, il a sauté, il y avait des remous, Gégé est resté dix minutes sous l'eau et le monsieur n'a pas hésité, qui aurait pu y rester. Ils se revoient tous les deux, maintenant, le sauveur et le miraculé.

Quand tu reviens de ça, dix minutes sous l'eau, l'hiver, sans nager, c'est que t'as quelque chose à faire ici.

Tu veux dire en ce monde ?

Je veux dire en ce monde.

Quelque chose à faire du miracle, obligé.

Elle entend la sirène de la voiture de police. L'ambulance. Ziad ne répond pas. Une petite fille habillée de rose et de rouge s'approche. Dimanche après-midi, Zelda rate la manif des filles de Belleville. Sa colère prend, peu à peu mais sûrement, Ziad pour cible, parce qu'il ne répond pas.

Les filles ne manifestent pas, en fait. Elles bossent à l'écart. Quelqu'un dit : les macs sont pas loin. Sur l'estrade, les prises de parole se succèdent, c'est la même violence, dit une femme joliment voilée : m'obliger à ôter mon voile à l'université et forcer quelqu'un à le porter.

Que nos corps nous appartiennent.

Féministes voilées non voilées.

Imperméable beige, de petite taille, cravate nouée de travers, un homme s'approche d'une grande femme noire qui porte un écriteau revendiquant le droit des trans. L'homme dit qu'il est arménien.

Les Arméniens avec nous, crie une femme qui ne fait que passer.

Les Arméniens.

On scandé un moment : les Arméniens.

Le monsieur rit.

Les voitures de police hurlent. C'est le semi-marathon de Paris et le premier soleil de l'année.

Zelda a beaucoup attendu. Il y a un petit mouvement de foule mais pas grand-chose et les sirènes se taisent tout de suite. La police scientifique installe les rubans jaunes. Deux petites filles s'appuient au ruban qui gèle la scène. Robes de poupées et petites vestes à dentelles. Juste à côté, le manège tourne et la sono dans le ventre de la camionnette ouverte diffuse des musiques orientales. De la bouche du métro en face du périmètre qu'on définit sortent des femmes aux youyoux victorieux. Il fait chaud. La manifestation commence. Personne ne s'intéresse à la scène de crime.

*On entend un coup de feu.  
On croit en entendre dix. Le  
jeune homme quitte l'Hyper  
Cacher et les flics se jettent  
sur lui, il explique mais on ne  
l'écoute pas ; très calme plus  
tard il dira : non, ils se sont  
pas excusés.*

*Saviez-vous que le preneur  
d'otages était noir ?*

*Blanc ou noir le bandit, non,  
dit le jeune homme à BFMTV  
qui en a, des questions.*



Le sourire est avenant. Tous les deux vont boire un Campari en terrasse. Le groupe s'est éloigné derrière le camion qui diffuse des discours et des musiques. Il reste du monde sur la place. Quelques curieux que Zelda à bout de nerfs a éloignés, avant la proposition de Campari. Qu'elle a saisie, balle au bond. Le mort attendra. Le portable vibre dans la poche de son jeans mais elle ne le regarde pas, par politesse.

L'homme dit qu'on ne pouvait pas savoir, ce matin, qu'on serait là, dans le soleil parisien, tous les deux. Il dit qu'on n'est jamais seul mais jamais avec les autres non plus. C'est quelque chose d'intermédiaire, c'est entre les deux, ce que tu es, dis, fais, c'est toujours par rapport à l'autre, à un autre. Quel qu'il soit, bon ou mauvais, bien ou mal : l'homme n'hésite pas avec le bien et le mal.

Oui, dit Zelda qui soudain le sait, elle a le temps.

C'est son deuxième Campari. Le téléphone vibre, maintenant ce n'est plus un effort de ne pas regarder, l'homme dit : sans vous déranger.

La première fois j'ai pleuré, la sangle me déchirait la peau, je me suis arrêté et j'ai pleuré. C'est un art d'être porteur de piano, dit l'homme, un art qui te casse le dos. Tu hisses les pianos dans les appartements de ceux qui ont l'amour du piano. Tout ce monde dans l'immeuble pour m'aider à pousser le cul du piano. La patronne m'a gardé – heureusement, parce que je venais d'arriver. En même temps c'est dur, porteur de piano. En même temps

quatorze ans après je peux rien prouver de tout ce boulot et du mal de dos.

Mais hop, Vincennes, quand tu craques.

Rires, rires.

J'espère que t'es pas flic.

Zelda fait un clin d'œil.

*Dix ans qu'on le crie sur les toits qu'on le hurle et que dalle on nous écoute que dalle on nous laisse faire le sale boulot – des petits cons comme ça c'en était plein dix ans de bagarres de rue Renois contre Feuj's Feuj's contre Renois maintenant ces gosses torse nu pistolets à billes se visent aux yeux les cons pendant que les vendeurs de crack se marrent – et que les flics se sauvent.*

Remarque il y a flic et flic, il y a les flics qui ont pitié. De temps en temps, petite pause au centre de Vincennes, ça tombe toujours quand je suis fatigué, c'est pas si mal quand t'es fatigué. Et puis tu vas pas mourir de pas manger : c'est pas vrai ? Rien que les poubelles. Regarde-moi un peu, tu dirais que je manque ? Il y a les poubelles. Les poubelles et les associations. Même si tu penses à tes trucs, rien qu'à tes trucs à toi, on est là. Ce que tu es maintenant, ça dépend de moi. Qu'on le veuille ou non. C'est le contrôle des flux, dommage, le contrôle des flux, parce que j'ai jamais revu ma mère, je lui envoyais les sous des pianos mais elle a dit : n'envoie plus rien mon fils, fais ta vie et on se reverra là-bas. Là-bas, en haut.

La journée file, 17 heures et la manif qui doit être arrivée à Pigalle. Le téléphone de Zelda vibre.

Moi c'est Mamadou, reprend le monsieur. Pas facile de s'appeler Mamadou, mais pour de bon, c'est le nom que ma mère m'a donné, c'est pas facile parce que les musulmans, parce qu'aujourd'hui les musulmans. Tu peux m'appeler Traoré.

Le ton du commissaire au téléphone est tranchant.

Pas de quoi rigoler ni se croire dimanche.

Le mort de tout à l'heure.

Je t'accompagne un brin. C'est un dimanche sans piano, dit Traoré.



Devant le manège, trois jours après le crime. Il y avait un stand de bonbons très colorés, il a changé de place. Une petite fille vêtue de rouge, son va-et-vient agaçant.

Zelda se rendait compte, au chevet du mort, que les prostituées chinoises n'étaient pas de la fête. Elle accueillait les policiers sur la scène de crime, aussitôt ils installaient les cordons de sécurité, elle échangeait un mot avec le légiste puis rencontrait Traoré.

Aujourd'hui, on la regarde quand on sort du métro. Elle s'accroupit là où était le mort. La victime : sexe masculin, trente-cinq/quarante ans, type asiatique.

Belleville, la fille rousse, inspectrice de police, accroupie sur le goudron du boulevard de la Villette, à la sortie du métro. Levant les yeux elle découvre une colonne, un éléphant, deux pattes, une femme gothique, lèvres peintes de noir, peau très blanche en contraste, cheveux jusqu'aux fesses. Dans ses bras, l'énorme femme tient un tout petit homme qu'elle embrasse goulûment. Entre chaque baiser, la femme reprend son souffle ; elle en profite pour regarder Zelda, jeune inspectrice de police accroupie sur le boulevard de la Villette, à deux pas de la bouche du métro, entre le manège et le restaurant Le Président. Qui furète le nez au sol pour trouver des traces.

*Y passer à force y laisser les os,  
ma copine va démissionner de  
l'Éducation nationale. Quand  
t'es prêt à mourir t'es déjà mort ;  
des prêts à mourir elle en a vu,  
Sabine, ma copine, à peine  
ils sortaient du lycée. Mais  
comment, dit Nadia, 45 ans,  
qui dort dans la rue, comment  
on peut ne pas vouloir mourir ?*



Moi les histoires d'amour c'est mort : dès que je m'emballe je perds un usage, l'usage d'un bras, de mes jambes, de la parole. Il n'y a pas que les histoires d'amour pour vivre, d'ailleurs, tu vois, maintenant ça y est, jamais plus je regarde un mec ni une fille. Je suis sexless. Une fois j'ai perdu la main droite, une fois le bras entier, une fois les deux jambes. La musique ? Finie, la musique. Un amour qui survient ? La perte d'un usage.

Paris-Irún, jour d'affluence. Clotilde Keppa, à son voisin de train, aux cheveux d'un blanc soigné. Où se niche la vieillesse ? Pas dans ses yeux, vifs comme ceux de personne à la ronde. Clotilde Keppa adresse la parole au vieil homme. Contre l'angoisse, ou par provocation.

Un enfant pleure comme les enfants pleurent dans les trains, la campagne est inondée, le ciel s'affadit dangereusement, on pense qu'on va tomber, on est déjà très bas. Le très vieil homme écoute sans un mot la jeune fille sexless. Il pianote sur son téléphone de temps en temps, s'excusant poliment.

Les conversations autour d'eux sont étouffées. Un homme corrige des copies, s'interrompt pour raconter : il est géorgien, elle ukrainienne, ils ne veulent plus dormir au 115, ils se mettent en colère contre moi maintenant, c'est plein de Noirs et d'Arabes, ils disent.

Les gens de l'Est, dit le voisin de celui qui raconte.

Celui qui raconte secoue la tête, droite, gauche.

La femme au gilet gris parle très fort dans son téléphone, explique les problèmes qu'elle a eus pour prendre le train, elle s'est trompée de voiture, etc.

L'enfant hurle, la mère chuchote c'est fini, c'est fini, puis c'est pas possible, c'est pas possible – sans s'énerver.

Clotilde somnole. Elle est devant une termitière gigantesque et le train est arrêté en pleine voie. Un homme immense se tient devant la voiture 16 du TGV. Il fait des signes. Il a les cheveux blancs de son voisin de train. Il se débat, secoue les bras, ouvre et ferme la bouche à cadence régulière. On n'entend rien. On redémarre, le train traverse bientôt une ville, ralentit déjà, la campagne est grise maintenant et sont oubliées les termitières, comme les hommes qui appellent au secours.

Clotilde a mis ses genoux entre ses bras, a posé la tête dessus, les termitières défilent. L'homme à côté d'elle est impassible. Bientôt, il parle. L'homme inattendu raconte une histoire un peu dingue et si Clotilde s'inquiète au début (il a perdu la tête ?), ça ne dure pas.

Clotilde est d'accord. L'homme lui tend une page de son carnet, il y a écrit prénom et numéro de téléphone, le « A » bien dessiné, à l'ancienne. Alban, ça lui va bien. Un prénom fabriqué de toutes pièces ? Après tout, qu'est-ce qui ne se fabrique pas ? Elle n'est pas à ça près. On dirait qu'Alban du TGV en connaît à la pelle, des histoires. Saint-Jean-de-Luz – Ciboure, la gare. Le numéro de téléphone du bel Alban, vieux comme on ne peut pas dire, dans la poche.



Zelda a déjà vu des corps bleus, l'odeur ne l'impressionne pas, c'est l'odeur que prennent les morts. Type asiatique, trente-cinq/quarante ans, bleu, belle tête, douce, il lui a semblé, quand elle l'a trouvé sur le trottoir de Belleville, qu'il s'adressait à elle. Les morts tentent de s'adresser à nous, comme nous, de la mort où nous sommes, tentons de nous adresser à.

Aux vivants, hommes, bêtes et termites.

Le mort s'est adressé à elle.

Belle tête, un type séduisant.

À la morgue, le drap qu'on découvre. On ferme le tiroir, immédiatement on dirait qu'on fore en elle, au sommet du crâne, un trou. Dans le trou, on jette de la maladie à pinces et à crampons. Elle ne lutte pas. On allonge Zelda sur le sol froid de la morgue, elle fait un malaise.

Ne vous inquiétez pas, ne me regardez pas, ne me déplacez sous aucun prétexte.

Elle perd conscience, lévite,  
oiseau, dans les airs, sur la ville.

*Cent quarante-huit morts. Ceux qui frappent dur, le nom du groupe armé, les Chabab. Les radios publiques françaises sont en grève. Vingt-cinq proches de Nicolas Sarkozy sont entendus par la justice pour soupçon de délit financier. Le Front national réunit vingt-cinq pour cent des votants aux élections départementales.*

## 4

La conversation a lieu au quatrième étage (escalier en colimaçon) de l'immeuble haussmannien de la rue des Flandres. Au cinquième étage, la terrasse, vue sur Paris Est et Nord et le périphérique. Je suis devenue sexless, dit Clotilde.

Un quatuor de violons s'emballe. Le bruit des talons sur le plancher brut, de chêne. Les filles se faufilent. Très chics, jeunes, grandes salopettes, cheveux courts et rouges. Au Caire, dit l'une d'entre elles, les révolutions sont menées par les gens cultivés. Les pauvres ne s'y intéressent pas, ils appellent le 6 avril le jour du diable.

Clotilde était un peu mal à l'aise au début, pourquoi moi, jamais cru aux trucs qui me tombent dessus – même pas aux pires. L'impression d'imminence, de chance brutale ?

Invitée par les jeunes amis d'Alban. Alban avec toutes ses années est plus jeune que les jeunes qui commentent dans l'appartement luxueux les jeunes révolutions arabes. Avec Alban, ni tendresse ni – je cherche le mot. Avec le mot, je cherche Alban dans la pièce ronde, pas bu un seul verre.

Ses cheveux lisses, Clotilde les tripote d'une main. Réussit à les décoiffer. Sourire. L'ombre d'un découragement. On lui tend un cocktail qu'elle reçoit poliment. Finalement, elle se rend compte qu'Alban a disparu et elle soupçonne que ce n'est que le début de gros gros tracas, aussi gros que peuvent l'être les joies. Ta vie façon montagnes russes.

Sexless.

Elle rit.



Éloigne-toi de cette affaire et songe à soigner ta colère – ou bien fais le contraire exactement. C'est le contraire que choisit Zelda, de retour sur le boulevard, à la recherche de traces.

Il y a cette coïncidence, la seule chose qu'on a trouvée sur l'homme tué d'un lacet autour du cou : la carte de visite du restaurant ouïgour que le commissaire, son adjoint et toute l'équipe fréquentent dans le 11<sup>e</sup>.

*J'ai toujours rêvé d'être un homme du RAID. J'ai vu ça à la télé, un avion attaqué ou détourné par des terroristes. Voilà ce que je ferais plus tard, homme du RAID. Je n'ai pas peur quand il faut y aller. J'étais le premier, j'ai pris une balle, les hommes suivaient, on a protégé les otages, j'étais le premier, je n'avais pas peur, on sait qu'il faut y aller, on fait le boulot, c'est tout.*

Zelda, accroupie sur le trottoir. Par beau temps. Le couple gothique est essoufflé. Un passage de pigeons comme une bande criailleuse de mouettes. La petite fille en rouge et rose est revenue. À moins que ce ne soit une autre. Les passants sont nombreux. Zelda s'assied en terrasse à La Vieilleuse. Elle n'a rien trouvé. Un Campari. Seule cette fois.



À ses oreilles, des boucles étranges, en argent, un visage de vierge, de vierge Marie, un long visage de femme d'argent grave et immobile, un visage qui a duré des siècles, sans faille. La fenêtre est large, que barrent les branches de l'immense camélia en fleur de décembre à juin, je te jure.

La jeune femme se lève chancelante. Elle porte dans sa main droite un minuscule éventail, un éventail jouet ou modèle réduit qu'on pose dans les verres à cocktail ou pique dans les sorbets. Elle l'agite à toute vitesse sous le nez de son interlocuteur, Alban.

Il est de plus en plus difficile de te voir. Les rendez-vous, je te les arrache.

Il a cet accent triste quand elle insiste.

Il ne veut pas savoir ?

Il pose un doigt sur ses lèvres très âgées qui sont de nouveau, une fois et cette fois pour toujours, des lèvres de gosse. Il esquisse un sourire.

Il vérifie que l'appartement n'est pas équipé, que Clotilde ne porte aucun micro sous ses jupes. Elle n'est pas vexée, ça va avec le métier si on peut dire métier, mais elle ne pense pas métier quand elle pense Alban. Même si elle n'est pas née de la dernière pluie. Elle se doute que derrière les Ouïgours de Chine, c'est l'antiterrorisme qui se place où il peut se placer. Elle se doute que derrière le visage vieil ange d'Alban il y a des stratégies qu'elle est d'accord pour ignorer. Ce que fait Alban auprès d'elle, usant de son charme ultra-sexagénaire, c'est bel et bien un métier.

Il a apporté des tulipes, c'était un peu bête, les pétales sont tombés à peine elle a mis les fleurs debout dans un vase. Il a posé son casque sur le canapé noir. Le métier d'Alban, elle s'en fiche pas mal. Il ne peut pas comprendre ça lui qui comprend tout. Elle peut sans prévenir tomber très bas.

Sexless, fini.

Pas de micro.

Les doigts d'Alban qui effleuraient son corsage s'éloignent. Soudain elle sautille, exactement comme si elle allait tomber sans qu'on puisse prévoir où. Sautillement sans grâce, vertical, minusculement vertical mais vertical tandis que l'éventail c'est de droite à gauche, puis en sens contraire, qu'il s'agite. Les boucles d'oreilles en argent n'ont pas fini de trembloter. Chacune des petites femmes d'argent au visage sévère regarde Alban, depuis les oreilles de Clotilde.

Des trois gars, au café, à qui elle a expliqué qu'elle était sexless, les deux premiers n'ont pas mordu, et le troisième, musulman de Chine, l'a invitée à le rejoindre un peu plus tard. Sexless, avait expliqué Alban, un mot de passe. Si quelqu'un répond tu t'arranges. Sexless, le genre de vœu qu'on veut être le seul à te faire abjurer. Alban était sérieux comme le pape. Ses yeux se plissaient légèrement. Abjurer. Elle riait.

Au fil de la soirée, elle s'est sentie de mieux en mieux. Le type s'est même un peu confié. La suite ? C'est quand je suis habillée que l'écoute fonctionne. Pour toi, la répression chinoise, les types qui ont foncé dans la foule et depuis : l'enfer, la damnation.

Pour moi, la suite.

J'ai réussi à lui coller le mouchard, qu'est-ce qu'on dit ?

Elle souffle.

Les doigts d'Alban volettent autour de lui, comme aériens.

Il ne dit rien.

Du bon boulot ?

Elle insiste. Elle ne mise pas sur la réponse.

Ce sera souvent comme ça.

Alban me décevra.

Il dit quelque chose de vague sur le monde qui court à sa perte, d'une manière irrémédiable, à sa perte. On dirait qu'il l'appelle à l'aide. C'est ça ? Alban demande de l'aide ? Quel genre d'aide ? Je continue ? Le mot de passe et les mouchards ?

Il est déjà parti. Une manie, filer comme ça, sur l'aile du vent, quand il n'y en a pas.

Mince.

Du thé au beurre salé, un lacet autour du cou, des baisers essoufflés, des papiers de Carambar, une femme comme un éléphant, deux jambes aux collants déchirés, un jupon rouge.

Il manque Traoré.

Zelda lui passe un coup de fil et tombe sur son répondeur.

Il fait bon, elle prend son air sérieux, celui qu'elle voudrait avoir spontanément, sans se forcer. Son air de flic.

La routine.

Laisser tomber l'homme au lacet du restaurant ouïgour.

Elle sourit aux anges ou aux corneilles.

Laisse tomber.

Elle a imprimé des documents, qu'elle lit dans le métro.  
Le séparatisme confisqué. Les véhicules des Ouïgours

équipés de GPS par Pékin, si tu refuses, t'es pas clair. Les yuans offerts à qui offre des têtes, des noms. Les passeports confisqués. La même histoire et les mêmes questions : la

*Je suis pas un héros. Le soir on se décontracte avec les potes. En ce jour funèbre, un forcené me tirait dessus, j'étais le premier à entrer, ce sont des risques qu'on aime prendre et je fais mon travail, c'est tout.*

répression alimente le terrorisme, ou le terrorisme la répression ? Que les femmes se dévoilent. Que les mosquées restent fermées. Deux cents Ouïgours rejoignent Al-Qaida. Puis l'EI.



Le bureau de Zelda donne sur une petite cour dans le passage qui coupe l'avenue Ledru-Rollin. Un pigeon brun clair tacheté se pose face à elle, derrière la vitre, sur une souche de vieux platane. Il la regarde d'un air intelligent. Quelle probabilité pour qu'au moment même où le regard lucide d'un pigeon se pose sur Zelda, son téléphone sonne et qu'apparaisse la photo de Guilhem à l'écran ?

Le pigeon regarde, Guilhem appelle, Zelda est immobile, du raffut derrière elle, des chaises grincent sur le plancher verni, au même moment débarque dans son bureau le commissaire, 1,98 mètre, une tonne, cheveux trop longs, cravate de travers, cravate quand même, les efforts qu'il fait pour garder l'esprit de sérieux, grand escogriffe malhabile

et puissant, il cherche son côté petit bonhomme obéissant, une fois sur deux le trouve.

Il dit qu'il faut bouger. Rue Saint-Maur, un autre gars étranglé trouvé sur le trottoir. Avec carte du restaurant ouïgour dans la poche, rien d'autre. Un début de série ?

Zelda, Ziad et Max, flic-slameur, roulent vers les lieux du crime. Le vent souffle violemment. Un vent du Sud, on en a mal à la tête. Ziad conduit, Zelda écoute le message de Guilhem. Une piste pour le premier mort, dit Guilhem : une femme que le gars devait fréquenter, on a ses empreintes et ça roule, une chance, la fille est fichée : Clotilde Keppa. GAV, pour une histoire de refus de prélèvement ADN. Ultragauche à tous les coups ? Max n'écoute pas la réponse. Guilhem a fait un sacré boulot. À l'adresse de Keppa on a trouvé, la soixantaine, la proprio qui logeait la fille l'an dernier, la chance est avec nous. La proprio a toujours pensé qu'il y avait quelque chose de pas net autour de la jeune femme. Le genre bavard, dit Guilhem. En attendant elle a donné une adresse ; c'est pas tout près. C'est la chance numéro trois, Guilhem dit. C'est sur l'océan, j'y fais un saut. Un saut, sur l'océan.

Ziad conduit. Le pigeon, Zelda lui a donné un nom : Gaspard. Gaspard le pigeon brun et tacheté, impassible, les a regardés partir. Le mort est mort, on peut ralentir un peu.

Guilhem, avant qu'il raccroche : ciao la belle.

La voiture s'arrête, Ziad sifflote.

Deuxième scène de crime.

Ziad, comment ils ont dit, les collègues du 10<sup>e</sup>, hier ?

« Faut qu'ils fassent les canards, les gars, dans leur situation, faut qu'ils fassent les canards. On va pas tout accepter, non ? Ils iraient se plaindre que des flics les frappent, dans leurs pays ? »

On étouffe.

*Il fait froid mais on peut toujours chercher, ce n'est pas le froid qu'on retient. L'odeur mais encore quelle odeur. Les culs des copains. Les garrots à faire d'urgence, rien pour s'exclamer ni pleurer, ni larmes ni voix ni visage, même. Les visages démontés. Pas de ceinture pour les garrots. L'œil, mon frère, camarade.*

On étouffe.

La grimace du gars.

Étouffe.

On entoure le corps. L'équipe technique relève les empreintes. Sur le trottoir, un petit rassemblement, Zelda offre des sourires, ça fait du bien. Le légiste est agacé : un lacet autour du cou, pris par surprise, y a pas bien longtemps. Même pas une heure.

Que personne ne s'éloigne.



Un homme plutôt âgé, une complicité que rien n'égale, il ne fallait pas laisser vieillir l'homme sans faire quelque chose de nos millénaires de complicité. C'était dans le rêve de Zelda. Puis réveil puis café puis métro, bureau, pigeon absent.